

Michel Galabru :



À la fin des années 80, j'animais un jeu quotidien sur le cinéma à la radio. Les studios se trouvaient juste sur le lieu du tournage de *La Cuisine au beurre* le film de Gilles Grangier où Michel Galabru donnait la réplique à Fernandel et Bourvil. En recevant Michel Galabru comme invité, j'étais loin de me douter que ce personnage hors du commun allait prendre une place importante dans ma vie. Il faut dire qu'il est un homme de cœur exceptionnel très attachant. Gamin, il rêvait de devenir footballeur. Adolescent, il vouait un culte à Sacha Guitry et 140 films plus tard, il devint l'un des acteurs français les plus populaires ayant tourné avec Pagnol, Godard, Blier ou Tavernier. Une fois de plus, il a bien voulu répondre à mes questions pour les lecteurs de *Santé Intégrative*.

Alain Giraud : Michel, vous dites « Je me rends compte que quelqu'un marche auprès de moi qui n'est pas moi ? »

Michel Galabru : Nous sommes tous un peu comme ça. On se dédouble... D'abord on ne se connaît pas. On atterrit sur terre et on va se découvrir autant avec les âges puis, quand on devient vieux avec l'expérience, on se dit : « Tiens, pourquoi j'ai fait cela, pourquoi j'ai réagi ainsi ». Il y a un personnage à côté de vous. Vous vous dédoublez, vous vous voyez vivre... c'est ça que je voulais dire. Pagnol dit « il était tellement fatigué que ça le fatiguait de traîner son ombre », c'est célèbre !

A.G. : « Que c'est long l'enfance » a chanté Trenet. Parlez-nous de votre enfance où vous souhaitiez devenir footballeur et où votre père vous parlait de votre frère. « Ton frère sera médecin... Et toi ? » Vous étiez le vilain petit canard ?

M.G. : Oh oui... il me l'a assez dit. Il était brave mon père mais il était comme les pères d'autrefois, autoritaire. Et les mauvaises notes ça ne lui plaisait pas ! Maintenant on met

en justice des types pour une baffé, autrefois on recevait une volée. Je dois dire que, moi, je désirais être footballeur. Mais, dans cette discipline au collège, personne ne voulait de moi..., même pas dans la troisième équipe. Dans la rue je marchais comme un footballeur, les cheveux gominés comme un chanteur de charme. J'aimais ce que je n'étais pas ! Plus tard je m'identifiai à Sacha Guitry. Ce vertige-là sera plus bref car je me rendis compte qu'il n'y avait qu'un seul Sacha Guitry et que celui-ci avait du génie. J'étais en première au lycée de Montpellier quand j'annonçai à mon père mon intention de faire du théâtre... Il m'entourait

chauffeur de taxi. Il joue à être conducteur automobile... Il rêve... Et ces petits objets concrétisent son imagination. Le jouet c'est fait pour combler son rêve, lui donner corps. Comme moi quand j'étais petit, je demandais souvent des panoplies. Ça existe moins les panoplies aujourd'hui. Les filles demandent des robes de princesse, le garçon veut un rôle de postier, de soldat, de flic. Il demande un uniforme, un déguisement. C'est donc pour l'homme une nécessité. C'est la concrétisation du rêve par quelque chose de matériel qui arrive à lui donner l'illusion !

A.G. : Vous qui jouez la comédie sur scène et même dans la vie, arri-



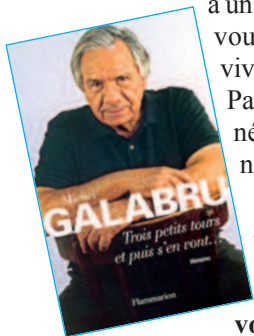
d'une affection douloureuse et réprobatrice : « Tu sais mon petit, j'en ai vu pleurer des acteurs qui avaient plus de talent que toi... Tout ça n'est pas sérieux ! ». Pour cette fois, je tins bon et je ne bayais qu'à Corneille.

A.G. : Vous n'étiez pas vous-même à cette époque. Vous aviez même pris des pseudonymes comme Michel Zeller, Michel Livry...

M.G. : Oui... comme beaucoup d'enfants probablement ! Quand vous voyez deux petits qui jouent avec des petites voitures, l'adulte se dit que c'est grotesque. Il voit bien que ce sont des petites voitures minables. Mais l'enfant, lui, se voit grand conducteur de voiture. Il se voit

vez-vous à être vous-même, c'est-à-dire cet homme chaleureux, au grand cœur généreux que je perçois bien à force de le côtoyer ?

M.G. : Oh oui ! On joue tout le temps... Mais vous aussi vous jouez la comédie... tout le monde joue la comédie ! On dit qu'un métier imprime sur le corps de celui qui le pratique. Le boucher a des gestes de boucher. À la fin, à force d'avoir des gestes de boucher, d'avoir son rapport à la clientèle où il est obligé d'être aimable, d'être commerçant pour vendre, il est obligé de jouer un jeu. Il n'est pas pareil quand il va fermer sa boucherie, quand il va se retrouver avec sa femme le soir. Il sera un autre homme. On est



Trois petits tours et puis s'en vont...

constamment d'autres hommes. Vous-même, vous arrivez en intervieweur. Ce n'est pas le "Giraud" de tous les jours. Vous avez deux ou trois "Giraud" ! Si vous rencontrez une "gonzesse" et que vous voulez vous la "taper", on va voir un "Giraud" sirupeux, faisant des ronds de jambe, essayant de se mettre en avant, de s'optimiser. Un "Giraud" apportant son article au journal, est un autre Giraud plus déférant vis-à-vis de son autorité. On change constamment !

A.G. : En parlant de Darry Cowl, vous dites « on n'imagine plus maintenant son extraordinaire popularité ». De Rellys, vous dites « on ne le reconnaissait plus dans la rue », de Fernandel « la star entrainé dans son crépuscule » et vous Michel avez-vous peur d'être renvoyé aux enfers de l'oubli. Peur que ce public qui vous aime tant ne soit plus là... ?

M.G. : Non, je n'ai pas peur. Je suis sûr de retourner là d'où je viens, c'est-à-dire du néant... comme tout le monde ! Qu'est-ce que c'est qu'un type qui survit ? Il ne survit pas à lui-même. Napoléon c'est quelques os, ils sont aux Invalides. On trouverait quelques débris, quelques vestiges, mais minables ! Il survit dans le crâne des autres. Il y a quelques personnages comme ça qui survivent dans l'esprit des gens qui ne le connaissent pas. Chacun a son Napoléon qui est différent. L'éparpillement de la représentation de Napoléon fait qu'il n'existe plus. Les gens maintenant, qui connaissent Napoléon n'ont pas connu le vrai comme il était. Chacun se fait son Napoléon, chacun se fait son Dieu.

A.G. : Vous vous rendez au domicile de Fernandel car celui-ci vient de mourir. Vous vous rendez compte que vous êtes l'unique visiteur. « C'est comme un chef d'état qui meurt » vous dira sa fille... Vous en gardez un souvenir tragique ?

M.G. : Oui, c'est elle qui me l'a dit. Elle était fière cette petite. C'est nor-

mal, c'est la fille de quelqu'un d'important... D'important... S'il y a un Dieu ou un truc en haut, il doit se fendre la "gueule". Imaginez une fourmi ou la reine des abeilles, vous n'en avez rien à faire, vous l'écrasez (rires), ce n'est rien ! À l'échelle mondiale, qu'est-ce que vous êtes, qu'est-ce que je suis ? Qui est Napoléon, qui est Fernandel ? Un pauvre pitre ! D'ailleurs il y a eu une bataille assez cocasse et même ingénue entre Fernandel et Pagnol. Il y a eu une lutte, une espèce de dispute d'enfants... Pagnol lui disait « Toi, tu n'es rien... tu es un pitre, tu ne dureras pas, on t'oubliera. Tandis que moi, je suis l'écrivain... moi mes écrits, ils vont rester, moi je suis immortel... Mais toi, tu es un pitre, quand tu auras fini en chair, tu ne seras plus rien ».

A.G. : Et alors, qui était dans le vrai ?

M.G. : C'est Pagnol... Fernandel n'a pas dit son dernier mot parce que nous y pensons encore, parce que nous sommes beaucoup à l'avoir connu et qu'il y a le cinéma. Mais finalement celui qui demeurera c'est Pagnol ! Fernandel qui n'était pas d'un esprit très brillant, ne voulait pas le croire. Pagnol a fini par lui dire « Tu es un con ». Et Fernandel en parlant à des amis disait : « Vous vous rendez compte, Pagnol a dit que j'étais un con ! Mais il ne le pense pas, il va m'envoyer un mot d'excuse ». Et effectivement, un mot est arrivé et Fernandel le lit et Pagnol lui écrit « J'ai dit que tu es un con et je le maintiens ».

A.G. : Vous êtes un admirateur de Sacha Guitry... Vous êtes un timide... Vous allez sous ses fenêtres et vous n'osez pas l'aborder. Regrettez-vous de ne pas l'avoir fait ?

M.G. : Oui et non... Oui, parce que il me semble d'après ce que j'ai compris qu'il m'aurait distribué. Je sais qu'il me connaissait et qu'il m'aimait. C'est du moins ce que m'a dit Albert Willmetz quand je suis allé

voir Sacha Guitry sur son lit de mort... C'était vrai ou c'était faux, mais cela m'a fait plaisir ! La vie s'est arrêtée un peu pour moi à sa mort.

A.G. : La mort reste une énigme et une rupture que l'on peine à comprendre. En avez-vous peur ?

M.G. : Non, je n'ai pas peur de la mort. En fait, la mort c'est comme quand vous vous endormez. Le moment précis où vous mourrez je pense que vous n'en avez pas conscience. D'ailleurs quand vous vous endormez, vous ne le savez pas ! L'idéal serait de s'endormir. Vous ne savez pas quand vous vous endormez et vous mourrez pendant votre sommeil. Comme l'a si bien dit René Char : « *Nombreuses fois / Nombre de fois / L'homme s'endort / Son corps l'éveille / Puis une fois / Rien qu'une fois / L'homme s'endort / Et perd son corps* ». La mort reste une énigme et une rupture que l'on peine à comprendre. Je l'avais pourtant déjà rencontrée, absurde, terrifiante, lors de années de guerre. J'avais vingt ans, c'était sans doute trop tôt pour en admettre le caractère inéluctable.

A.G. : Vous avez écrit vos souvenirs chez Flammarion *Trois petits tours*



et puis s'en vont.... Ce qui m'a le plus frappé c'est que vous parlez de vos compagnons de route sans la moindre égratignure. Pourquoi tant de films ? Pourquoi une telle passion de jouer ?

M.G. : Autant de questions que je me pose régulièrement dans le secret de mon masque... auxquelles je réponds volontiers par une →

Michel Galabru :

(suite)

pirouette, quand on m'y pousse, mais surtout par la passion quand j'y consens. Jouer est ma vie et ma vie a connu de nombreuses surprises, des soubresauts, des rencontres. Comment ne pas se retourner sur soi et s'interroger : la comédie est-elle un virus que l'on attrape tôt ?

Michel Galabru fait partie de ces monstres sacrés qui ont tourné tant de films, joué tant de pièces.

C'est un homme que les passants reconnaissent et ne connaissent pas. « *Un homme que l'on commémore ces temps-ci, me confie-t-il, un peu exagérément. Cinquante ans de théâtre ? De cinéma ? Déjà ! Mais c'était hier que j'arrivais à Paris... Tout a été si vite !* ».

« Le temps passe et fait tourner la roue de la vie comme l'eau celle des moulins » disait Marcel Pagnol.

Michel continue à se produire devant son public qui l'aime, l'ovationne en se levant à la fin du spectacle pour l'applaudir, le remercier d'être enfin lui-même, un homme au cœur généreux " grand comme ça"... Parole de provençal!

■ PROPOS RECUEILLIS PAR **ALAIN GIRAUD**